

Extraits de Walther, E. (2012). *Formateur d'enseignants. Le pays d'où je viens*. Mont-sur-Lausanne : éditions Ouverture.

Le truc

« La réponse est le sommeil, la mort; l'éveil est l'interrogation. En privilégiant celle-ci j'ai, non sans mal, préservé l'ouverture » E. Jabès (1)

- Monsieur, dans le métier d'enseignant, il y a bien des trucs pour que ça marche. Vous qui avez de l'expérience, quand on a un problème avec un enfant, qu'est-ce qu'il faut faire ?

Ils sont là en face de moi. Dans moins de quatre mois, si tout va bien pour eux, ils auront la responsabilité d'une classe. Ils sont impatients. Et inquiets. Etre enseignant, ils l'ont réalisé, c'est un grand défi dans notre société. Et leur formation a permis -je l'espère- de prendre la mesure de la complexité de la profession choisie. Ce n'est pas simple dans le quotidien d'accompagner chaque enfant pour lui permettre de (re)découvrir le goût d'apprendre ou simplement lui donner le goût de vivre. Que de questions soulevées lors de leur retour de stages ou au "boulevard des philosophes" : « ...et vous apportez si peu de réponses » m'ont un jour reproché des étudiants. Ils avaient raison : je n'aime pas apporter hâtivement des réponses, « faire la leçon ». J'aime suggérer, ouvrir des pistes de réflexion, laisser mûrir : « La seule vraie richesse que l'on possède, ce sont nos questions ». C'était, en moi, une conviction et je n'étais pas prêt à lâcher prise facilement.

Pourtant depuis cet échange, je doute de la justesse de mon choix. En les écoutant, j'ai réalisé que mon silence que je croyais d'or avait des effets secondaires que je n'avais pas prévus. Lorsque l'inquiétude augmente -il y a de telles attentes sur l'école, ils le sentent bien -, certains étudiants s'accrochent à toute recette (éducative ou didactique) offerte sur un plateau d'argent et, ce qui ne devrait être qu'une piste parmi d'autres, devient Vérité. C'est-à-dire confort ou routine pour plusieurs années. En éducation, les faux gourous ou marchands ne manquent pas qui prétendent offrir la méthode infaillible. Lucien Israël dénonce avec force de tels fraudeurs (2) : « Toute tentative de codifier l'approche d'autrui est au mieux du commerce et au pis du fascisme. Je n'ai pas dit que toute approche ne pouvait être que mercantile ou autoritaire. Mais c'est la mise en formules de la rencontre qui est restriction ou suppression de la liberté de chacun ».

- Vous voulez un de mes « trucs » ? C'est une histoire assez longue, vous verrez. Mais pourquoi pas...?

(1) Jabès, E. (1984). *Dans la double dépendance du dit*. Saint Clément de Rivière : Fata Morgana, p.85

(2) Israël, L. (1989). *Boiter n'est pas pécher*. Paris : Denoël, p.13

(...) *Fin du mois d'octobre, mercredi matin.*

L'école a retrouvé progressivement son rythme de travail. Karine, qui avait rejoint la classe les premiers jours d'octobre, pleure pendant toute l'heure de maths. Je l'observe discrètement, songeur : « Tout déménagement est difficile à vivre. Il y a de multiples deuils à faire, quel que soit l'âge de la personne : sa chambre, son appartement ou sa maison, un environnement, sa classe peut-être, ses amis. Quand on est jeune, un monde s'écroule. Et si, en plus, il y a un problème de langue ? Dans le feu de l'action, nous banalisons ou oublions trop souvent ces drames existentiels ». Je m'approche d'elle, lui dis quelques phrases en allemand. Sa tristesse est trop grande pour mes pauvres mots. A la sonnerie, sa voisine vient vers moi discrètement :

- Karine pleure parce qu'elle s'ennuie de son papa qui habite encore à L. Ses parents se sont divorcés, c'est pour ça que sa maman est venue habiter ici.

Information à garder dans un coin du coeur. Etre patient. Et confiant. Mais que faire de plus pour l'instant ?

Mikaël, lui, a quitté la classe. Des tests ont révélé qu'il ne lisait pas dans sa propre langue. Son retard scolaire était impossible à combler dans une classe suivant un programme régulier.

Jeudi. Nous profitons des belles journées de cet automne et allons faire l'heure de gym au terrain : un peu de course d'endurance, un peu de jeu. Et de l'imprévisible.

- Tu sais pas jouer : c'est à cause de toi qu'on perd !

Verdict sans appel ponctué par une gifle à Maria. Zoran sort le grand jeu. Il est le plus fort et il est inacceptable pour lui que son équipe perde. J'interviens sèchement et l'exclus du jeu.

Sur le chemin de retour, je mets les points sur les « i ».

- Zoran, je veux que tu le saches : il y a des choses que je n'accepterai jamais.

- Mais M'sieur, vous avez vu comme elle joue...

Je l'interromps :

- J'ai dit : jamais. Maria est ta camarade de classe, elle joue peut-être moins bien que d'autres, mais je t'interdis de la taper, que tu perdes ou non. Et c'est valable pour n'importe quel camarade. Tu m'as compris ?

Il se tait.

- Il faut que tu cesses de vouloir régler tous tes problèmes en te battant. Il y a d'autres solutions que les bagarres. Ton père ne te bat pourtant pas pour que tu obéisses ?

- Mon père, il est presque jamais là. C'est mon grand frère qui me tape quand je fais des conneries !

- Et tu trouves ça drôle ?

- Bof, ça ne me gêne pas ! J'essaie de me défendre.

- Si j'ai bien compris et si je veux que tu respectes désormais un minimum de règles, il faudra que je me décide à te frapper ?

Sourire ou provocation ? Ma remarque semble beaucoup l'amuser. J'insiste :

- Tu vois bien Zoran que ce n'est pas possible. Si je m'y mets aussi, tu vas y laisser des plumes !

La réponse fuse :

- Mais Monsieur, si on se bat, on va les deux y laisser des plumes !

- Tu te trompes, Zoran.

La réponse a été sèche. Inutile d'aller plus loin pour l'instant.

Je fais semblant d'attendre les retardataires pour mettre fin à cet échange et le laisse s'éloigner. C'était donc bien cela. Cet enfant de onze ans vit dans un monde sans réelles limites, persuadé que même les adultes ont peur de lui (et peut-être était-ce le cas ?). Son cadre de référence : la force physique, la brutalité. Enseignant-éducateur, plus éducateur qu'enseignant en de tels instants, comment me faire pleinement respecter par lui sans me déplacer sur son terrain et le frapper ? Cette question me travaille depuis plusieurs années déjà, je dois l'avouer.

Deux semaines passent. Leçon de gym. Les élèves courent depuis quelques minutes entre les petits tapis répartis dans la salle. Mon attention est flottante. Je les regarde sans vraiment les regarder et maintenant j'ai l'impression qu'ils sont devenus mouettes jouant avec les vagues grises du lac. C'est le gris des tapis qui domine et me fait brusquement basculer dans mon enfance : « Mais voilà la solution. Que suis-je bête de n'y avoir pensé plus tôt ! ». Avec mes copains -Denis, Bernard, Olivier, Jacqueline et mon frère- nous passions, enfants, des heures au tapis de lutte de notre société de gym. Nous mesurions nos forces respectives dans de multiples joutes aux règles bien définies. Une hiérarchie s'établissait "naturellement", sans bagarre. Je crois que je tiens enfin une solution. Je vérifie si le coup est jouable et rassemble la classe.

- Ce matin nous allons faire quelque chose d'inhabituel : de la mini-lutte ! Pour cela, il va falloir rassembler deux petits tapis.

Ils sont attentifs, surpris sans doute par ma proposition.

- Les règles seront simples : les lutteurs seront à genoux l'un en face de l'autre.

Gagnera celui, celle qui réussira à mettre son camarade sur le dos ou qui le poussera hors du tapis. Il est interdit de chatouiller, de pincer ou de mordre, sous peine de disqualification. La manche dure deux minutes. Question ?

Aucune. Je sens une excitation retenue et la mise en place du matériel se fait rapidement.

- Bien. Il s'agit maintenant de choisir votre premier adversaire.

Tout se passe comme prévu. Les nombres impairs nous rendent parfois de grands services et, avec une naïveté feinte, je commente :

- Ah! tu es tout seul Zoran (personne n'avait eu envie de se mesurer à lui) ? Et si nous luttons ensemble ?

Ses yeux pétillent.

- Oui et nous verrons enfin qui est le plus fort !

En deux minutes, transgressant les consignes, nous faisons cinq luttes. Je ne lui laisse aucune illusion. Il se retrouve hors du tapis ou sur le dos sans avoir compris ce qui s'était passé. Lors de la cinquième, je lui fais « les manchettes » -la prise préférée d'Alain, mon ancien moniteur - le soulève et le pose délicatement sur le dos, sous les yeux de ses copains qui, entre temps, avaient fini leur première manche. Selon la tradition, je touche la main de mon adversaire et demande aux élèves de choisir d'autres partenaires. Je me contente dès ce moment de gérer le temps et d'observer. Moment passionnant. La classe se parle dans ce corps à corps. Sabine la timide a choisi Angelo. Manifestement, elle a un compte à régler avec lui. Le garçon a en face de lui une vraie lionne (« je me bagarre souvent avec mes grands frères ! » avouera-t-elle) ; il est tout heureux de s'en tirer avec un « égalité ». Paolo a réalisé qu'il était juste un peu moins fort que Zoran : « Mais il a une année de

plus ! ». Lorsqu'il faut mettre un terme à cette partie improvisée de la leçon, tous sont unanimes : il faudra refaire de la mini-lutte.

Rangement. J'aide à mettre les tapis sur le chariot. J'entends une confidence :

- Moi, j'ai appris quelque chose aujourd'hui.

J'essaie prudemment d'en savoir plus :

- Tu as appris quelque chose aujourd'hui, Zoran ?

- Oui. Mais ça me regarde moi !

Quelque chose s'était passé, c'est tout ce que je saurai.

L'après-midi, je tente un coup de poker. J'apporte à l'école ma vieille serviette et, à la fin de l'heure, je l'offre discrètement à Zoran.

- Depuis le début de l'année j'ai observé que tu avais des problèmes de gestion de matériel, que tu n'avais rien pour transporter tes livres et tes cahiers. J'ai retrouvé chez moi cette serviette : j'ai pensé qu'elle pourrait t'être utile.

- Non merci M'sieur. Mes parents vont m'en acheter une neuve. J'en ai parlé avec eux à midi.

Le lendemain Zoran est à l'heure, avec une belle serviette.

(...)

Je fais une pause. Je m'adresse aux étudiants :

- Ça va, vous tenez le coup ?

Je n'ai pas besoin d'attendre la réponse. Ils apprécient lorsqu'on évoque des expériences professionnelles et aucun d'eux n'a quitté la salle. Un indice parmi d'autres.

- Vous m'avez demandé un truc qui marche quand on a des problèmes avec un élève. Je pense que vous avez deviné lequel j'ai utilisé avec Zoran ?

Personne ne veut se risquer. Je poursuis alors en martelant un peu théâtralement les mots comme pour vouloir les inscrire une fois pour toutes dans leur mémoire :

- Quand on a dans sa classe un élève perturbateur voire violent, il faut lutter avec lui, lui montrer qui est le plus fort. Vous avez entendu l'histoire : ça marche !

Silence. Ils se regardent. Martine, la plus petite de la classe, se lance avec humour :

- Vous m'imaginez, moi, luttant avec mes élèves ? Même avec des premières années, je n'aurais pas envie de le faire.

Les autres rient. Sylvain prend le relais :

- Moi, je pense que j'oserais mais je n'ai jamais fait de lutte de ma vie.

Le cours prend une tournure intéressante.

- Avez-vous un hobby Sylvain ?

- Moi ? Oui. Je suis passionné de musique et je joue de la batterie dans un groupe.

- Apportez une fois en classe votre batterie ! Un élève en difficulté aura l'occasion de voir ainsi son maître sous un angle inattendu et -qui sait?- de découvrir un point commun avec vous qui l'aidera à réinvestir dans la tâche scolaire ? Et vous Martine ?

Elle rougit un peu.

- Je fais de l'équitation. J'ai un cheval depuis l'âge de douze ans.

Encore un cadeau potentiel :

- Si vous saviez combien nombreux sont les enfants prêts à s'identifier à une maîtresse ou un maître jeune et dynamique. Prévoyez une sortie pour leur montrer votre cheval, pour leur parler de votre passion. Et peut-être que pour l'un d'entre eux,

un tel moment fera des miracles. Pas pour tous. Pour l'un d'eux. C'est la même chose avec un instrument de musique. Ou avec un sport.

Moment de silence. Dois-je insister ? Peut-être encore préciser ma pensée :

- La lutte... on dirait que ça a "marché" avec Zoran. A vérifier : c'est *ma* relecture des événements et nous étions une équipe pédagogique. D'autres choses importantes ont pu se passer ailleurs, avec un autre maître. Mais il est important de le souligner : la solution trouvée est en accord avec mon histoire. C'est sur mon enfance que je me suis appuyé pour aller à la rencontre de Zoran. Et votre itinéraire, vos expériences doivent être assez différentes des miennes, non ? Maintenant, nous devons aller plus loin. Est-ce que ce serait aussi pertinent d'utiliser ce « truc » avec Lazarro ? Pas sûr. Il a une autre sensibilité. Sylvain, Martine ou quelqu'un d'autre parmi vous -et pourquoi pas un enfant de la classe ?- puisant quelque trésors au coeur de son histoire de vie, trouverait pour Lazarro, s'il avait besoin d'aide, une solution à laquelle personne n'a pensé : nous avons tous quelque chose d'unique à apporter. *Une* solution parmi d'autres ai-je dit. Abandonnez l'idée que quelqu'un puisse vous fournir *LA* solution. Cultivez simplement en vous le désir de la rencontre, le désir d'inventer des ponts, pour rejoindre tel enfant en difficulté. Et soyez heureux chaque fois que vous réussirez. Si vos tentatives restent parfois sans effets, rappelez-vous que, dans la profession que vous avez choisie, personne n'oserait affirmer avoir *tout* réussi avec *tous* les élèves de *toutes* les classes qui lui ont été confiées.

Ci-dessous : extraits de Walther E. (2013). *Formateur d'enseignants. Vies en dialogue* (vol.1). Le Mont-sur Lausanne : Editions Ouverture.

Ricochets

Réussir et transmettre son expérience ?

Je dois avouer que malgré tout j'ai failli y croire à mon idée de lutte à l'école, solution miracle pour tous les enfants en recherche de limites. Il me semblait même avoir lu par la suite un article qui apportait de l'eau à mon moulin (?). Or un jour...

... Je dois aller observer une étudiante en stage dans une classe rattachée à l'enseignement spécialisé. Je constate, en entrant, que sept élèves de première et de deuxième année primaire sont présents.

- Il y a deux malades, me souffle la maîtresse titulaire.

Les enfants rangent leur matériel de maths et la stagiaire les rassemble pour la suite de la matinée. La transition se fait avec difficulté mais n'est-ce pas normal ?

Lorsque le silence est enfin obtenu, elle leur raconte une histoire, « les yeux dans les yeux » comme l'exprime un collègue, ardent défenseur des moments de narration à l'école. Six minutes de grande qualité; je suis frappé par l'attention totale des enfants. Un beau moment ! J'attends la suite avec impatience.

La suite ? Le groupe éclate. Deux élèves partent à quatre pattes à l'autre bout de la salle : signal qu'il faut passer à un enseignement plus individualisé. Depuis ce moment, l'attention optimale du groupe ne dépassera pas les deux minutes : à peine le temps d'une consigne ou d'une brève explication. Les rappels à l'ordre sont incessants. Ils n'empêchent pas Christophe de monter sur la table et d'appeler les autres. Daniella l'imité bientôt. Dans ma tête, la solution paraît évidente : rappeler

symboliquement qui est le plus fort. Ce ne devrait poser aucun problème avec de jeunes enfants et être bénéfique pour l'ensemble de leur scolarité. Tout en observant le déroulement de la leçon, je raconte à la maîtresse, brièvement, la fameuse leçon de gym et les vertus de la lutte dans l'espace scolaire. Elle m'écoute avec attention, sans rien dire.

La leçon est terminée maintenant. Il est temps de faire part de mes observations à l'étudiante et de prendre congé de l'enseignante. En m'accompagnant vers la sortie, la maîtresse de stage me dit :

- Vous savez, ma classe est spéciale...

Elle hésite. Se fait-elle du souci pour l'évaluation de « sa » stagiaire ? Elle poursuit :

- Sur les neufs enfants, trois ont subi des violences sexuelles, des coups, et pour deux autres nous avons de fortes présomptions qu'ils vivent des choses semblables. Elle ne dit rien d'autre. Je la regarde, touché par sa délicatesse : message reçu, merci collègue! Nous nous saluons. Je rejoins ma voiture.

Assis, mains sur le volant, je repense à cette heure, à ces enfants, à ma recette miracle pour enfants difficiles !...

Et pourtant...

Lors d'une rencontre à l'Université de Genève, j'évoque cet épisode et conclus :

- J'avais vraiment l'air stupide avec mon histoire de lutte avec de tels élèves. J'ai repensé souvent à cette enseignante depuis. Je lui dois de m'avoir permis de remettre les pieds sur terre. Vous savez, j'y croyais un peu à cette histoire de lutte.

Une fois encore, je vais être surpris :

- Et si malgré tout cette piste était intéressante ?

Je ne comprends pas. Mon interlocutrice explique :

- Lors d'un cours avec de futures enseignantes et de futurs enseignants du cycle initial, j'ai demandé aux étudiants, il y a quelques semaines, suite à la lecture d'un article tiré de l'actualité, comment ils se comporteraient si un enfant victime de violence était dans leur classe ? Par exemple, s'ils accompagneraient aux toilettes, en cas de nécessité, un enfant victime d'abus sexuels. Dans une telle situation, la réponse était claire : aucun d'entre eux ne le ferait. Nous avons alors réfléchi ensemble et réalisé qu'une telle option signifiait que le corps de cet enfant était devenu intouchable. Or aller dans ce sens stigmatisait encore plus le drame vécu. Tu vois, ton idée de lutte reste intéressante. Ne pourrait-elle pas permettre à l'enfant de faire ou refaire l'expérience d'un rapport respectueux au corps ? Les règles de la lutte ne permettent pas de faire n'importe quoi. Et sans vouloir faire de la thérapie sauvage, ce pourrait être un moment important pour cet élève d'être comme les autres, non ?

Etre comme les autres, bénéficier du droit de lutter, de jouer à être fort dans un corps à corps ludique et créer pour cela un espace protégé par des règles. Je reste troublé par les propos de ma collègue genevoise.

Freud aurait déclaré un jour : « Il y a très longtemps déjà, j'ai fait mien le mot plaisant qui veut qu'il y ait trois métiers impossibles : éduquer, guérir, gouverner ».

Enseignant, formateur : fichus « métiers impossibles » qui ne cessent de tordre le cou à tous les « i' y a qu'à... » !